

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal
de 8 heures du matin à 6 heures
du soir

Rédaction et Administration

URUGUAY 26
(Imprimerie Latine)

UNION FRANÇAISE

PETIT

JOURNAL DU MATIN

IV Année Num. 847-727

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Dimanche 25 Février 1894

ABONNEMENTS

ESTRANGERO	REPUBLICAIN	ESTRANGERO
Un mois \$ 1.00 or \$ 1.30 or \$ 1.30		
Trois... \$ 3.00 or \$ 3.70 or \$ 3.70		
Six... \$ 6.00 or \$ 7.25 or \$ 7.25		
Un an... \$ 10.00 or \$ 12.50 or \$ 12.50		
Numéro du jour... \$ 0.06		
ancien... \$ 0.10		

Les abonnements partent des 15 de chaque mois

BEAU DÉBUT

« Ses papiers à deux fois ne se font point connaître. »

La Chambre des Représentants dont nous a gratifiés le président Herrera, à l'aide d'une loi électorale en qui M. Baurá a mis toutes ses complaisances, a eu vendredi un de ces débuts épiques par lesquels savent se révéler, dès leur premier exploit, les héros faillies sur le modèle du Cid.

« Ses papiers à deux fois ne se font point connaître. »

Il agissait de se prononcer sur la validité des élections du Paysandú et de Flores, élections dans lesquelles l'hérésie journalesque son va-tout pour empêcher per fas et nefas d'arriver à la chambre, des anarchistes aussi dangereux que MM. Aréchaga et Lerena, et un « orateur barricadé » comme M. Mendilaharsu. Ceux-ci s'intéressent au bon renom de la nouvelle Chambre, pourvu qu'elle craigne de sa part quel que acte de faiblesse, quelque scrupule de conscience, quelque honnête concession dont la morale eût pu lui tenir compte, mais qui aurait compromis, infailliblement et irrémédiablement ses titres à l'admiration et au respect d'un grands politiques.

Par bonheur, ces craintes étaient chimériques. Le vote de la nouvelle Chambre a été ce qu'il devait être, ce qu'exigeait qu'il fût l'intelligence, l'indépendance, la probité et le courage de la majorité.

M. M. Aréchaga, Lerena et Mendilaharsu, ont été renvoyés ignominieusement, comme ils le méritaient, à leurs barricades et aux autres loges où il est indubitable qu'ils conspirent, sous l'égide de Ravachol et en brûlant des cierges à Vaillant, contre la sécurité de l'Etat et la perpétuité du régime auquel nous devons les prospérités des quatre dernières années.

Il faut regretter toutefois que quelques Ames passionnées n'aient pas cru devoir accompagner de leur vote, en cette occasion mémorable et en cet acte de transcendance justice, les chefs de file de la majorité, le majestueux Lenti, le subtil Silva, le rutilant don Juan, Ramirez!

On s'explique bien un peu que le docteur Palomeque, en sa naïve probité, ait eu quelque répugnance à pénétrer de ses blanches mains cette tourterelle parlementaire, de l'écran rouge; on excusera même M. Herrero y Espinosa, cette autre hermine législative, d'avoir détourné ses lèvres de ce breuvage inconnu dans les protocoles de la diplomatie.

Ce qu'on ne comprendra pas, ce qu'on ne disculpera d'aucune façon, quand on écrira l'histoire de cette journée et du grand débat qui en fut la préface, c'est que le docteur Antonio Maria Rodriguez, phare lumineux sur lequel se guide dorénavant la majorité ait déserté cette fois le vote et laissé à de moindres génies, *dit minorés*, l'honneur toujours exceptionnel de justifier l'insupportable.

Ce lâchetise aurait pu amener de lamentables défaites, elle exposait à sombrer la barque sur laquelle César s'est embarqué avec sa fortune. Il y a dans les abîmes obscurs de l'Océan politique des récifs si perfides!

Et M. Palomeque a mis un acharnement si cruel à la pousser dans des passes réputées dangereuses!

Mais Silva veillait au timon et Lenti surveillait la voile. Grâce à eux, on est sorti sans encombre de ce mauvais pas, et l'on n'aura pas à reprocher à la Chambre le vote de justice et de raison qui la déshonorerait aux yeux des malhonnêtes gens dont elle ambitionne justement l'estime.

Elle est sortie triomphante de l'épreuve, et on sait désormais qu'on peut compter sur elle pour toutes les malpropres politiques qu'il plaira au grand lema de l'hérésie de lui demander.

Il convient de l'en féliciter.

Non pas, toutefois, que la chose fût inattendue ni qu'elle ait pu nous surprendre... mais avec des hommes nouveaux dans la manipulation de la farine parlementaire, une bricoche incontestable est à fait faite.

Nous serons désormais sans appréhensions. Nous savons que nos pilotes sont bien tels qu'on pouvait l'espérer du génie qu'ils choisit et du milieu où on les recrutait.

Avec eux toute défaillance est impossible, leur persévérance est incorruptible.

Comment en serait-il autrement quand l'un d'eux proclame ouvertement à la face de ses collègues que leur mandat comme le sien, est d'origine notoirement frauduleuse.

Né de la fraude il serait beau voir vraiment qu'ils désertassent les autels de Bélial pour porter leur encens et leurs votes aux autels d'un Dieu de vérité et de justice!

Mais il n'en sera pas ainsi. La majorité de la Chambre des Représentants ne voudra pas nous donner le douloureux spectacle de cette défection et de cette palinodie.

Elle tiendra à honneur de vivre dans la fraude dont elle est sortie et à en mourir.

Son début nous le garantit...

C'est un bon début, un bon début, je vous le dis en vérité.

Les résultats de la loi SUR LA MARINE MARCHANDE

A la dernière réunion du Comité de l'Association technique maritime, le président M. de Bussy, a fait savoir que M. Lecour, l'ancien député de la Loire-Inférieure, qui, avec M. de Mahy, a tant contribué au projet de la demi-prime aux navires de provenance étrangère, allait adresser un mémoire à la marine marchande. M. Lecour constate que la loi n'a pas produit les résultats qu'en espéraient les protectionnistes et il préconise probablement d'autres mesures. En attendant que nous connaissions ces mesures et pour être à même de répondre à M. Lecour, je vais publier aujourd'hui ce que je réservais pour le mois prochain, afin d'avoir l'année complète à partir du 30 janvier 1893.

En fait de navires à vapeur, nos chantiers ont lancé, en 1893, un paquebot de 6,600 tx., l'Ernest-Simon, construit à la Ciotat pour la Compagnie des Messageries Maritimes; le paquebot à 2 hélices « l'Amis », construit au Havre pour le service de la Ligne à Newhaven, les cargo-boats « Canari » et « Caravelle », de 3,210 tx. chacun, construits à Saint-Nazaire pour la Compagnie des Chargeurs Réunis; le vapeur pétrolier « La Lion », de 2,107 tx., construit au Havre pour la maison Deutsch et Cie; le remorqueur de 375 tx. et de 1000 chevaux, le Jean-Bart, construit au Havre pour la Chambre de Commerce de Dunkerque; le vapeur à deux hélices « Brière-de-Lisles », construit à Arles pour un service subventionné sur le Sénégal; le remorqueur à deux hélices « Edouard-Lavoine », construit à Nantes pour l'administration des Ponts et Chaussées, et quelques autres vapeurs de moindre importance. Il n'y a, en réalité, que trois navires susceptibles de bénéficier de la prime à la navigation, « Le Lion » et les deux vapeurs de la Compagnie des Chargeurs Réunis, qui représentent à eux trois environ 9300 tx bruts. Tous trois avaient été commandés avant le vote de la loi.

Pour les navires à voiles, il y a une trentaine de goélettes et de touques dont le tonnage n'excède pas 155 tx bruts, la plupart destinés à la pêche de Terre-Neuve ou d'Irlande. Il n'y a donc pas lieu de les compter parmi ceux qui peuvent bénéficier de la prime à la navigation. Les navires à voiles qui sont dans ce cas sont au nombre de six, tous grésés en trois-mâts-barque, quatre sont en acier et deux en bois. Ces deux derniers sont le « Christophe-Colomb », construit à Honfleur pour la maison D. Auger, du Havre, et la « Jeanne » lancée à Nantes pour la maison Demango, de ce port. Le voilier « Asie » a été lancé au Havre pour la maison H. Auger, de ce port; les navires « Denis-Crouane » et « Claire-Mentier » ont été construits à Nantes pour la maison D. Crouan, de ce port, et le voilier pétrolier « Alice-Isabelle » a été mis à l'eau à l'hoût pour le compte de la maison Lesourd, de Tours. Ces six voiliers de construction française ont une jauge brute collective de 4115 tx. Voilà tout ce que la loi pro édictée du 30 janvier a fait construire en France en 1893! Le paquebot « Savoie », qui se construit actuellement à La Seyne, ne peut pas être mis en ligne de compte pas plus que le vapeur « Itomoe » et le voilier « Geneviève » en construction à Saint-Denis-sur-Seine.

Pour les vapeurs de construction étrangère, lancés en 1893, tous sont destinés à des services de cabotage, de rivière ou de remorqueur. Trois ont été construits à Dumbarton pour la maison Worms, Jossé et Cie, pour la ligne de Bordeaux, Havre et Hambourg; « Emma », « Thérèse-et-Marie », « Lucie-et-Marie », deux, pour la maison Marly et d'Abadie, d'Alphonse; « Hong-Kong », et « Hanan », la « Ville-d'Arras », pour la Compagnie Générale de Bateaux à Hélice du Nord; le « Celie », pour la maison Chevillotte-frères, de Brest; le « Saint-Brieux », pour le vicomte Le Guais de Mézauhan; le « Lutèce », pour la maison Lemoine, de Rouen; le « Pro-Patria », pour Saint-Pierre-Miquelon; le « Borgnia-Desbordes », pour un service fluvial au Sénégal (maison Devès et Chautel); le « F. L. D. », pour la maison Lebrisse, de Lorient, et deux remorqueurs. Ces trois navires représentent collectivement environ 13,000 tonneaux bruts.

Pour les vapeurs achetés d'occasion, ils sont au nombre de vingt-deux et représentent un peu plus de 37,000 tonneaux bruts, y compris les vapeurs « Holland » et « Elvello », que l'on dit avoir été achetés pour Marseille, mais qui, je crois, ne sont pas encore français. L'âge moyen de ces vingt-deux vapeurs est de 17 ans et tous sont de construction anglaise. Deux d'entre eux sont des remorqueurs. Quant aux autres, leur tonnage est compris entre 510 et 4533 tonneaux.

Si je passe maintenant aux navires à voiles de provenance étrangère, qui ont tous été achetés d'occasion, j'en trouve 18 représentant un peu plus de 16,000 tx bruts, en y comprenant un voilier de 900 tx sur lequel je n'ai pas encore tous les renseignements nécessaires. L'âge moyen de ces voiliers est de 18 ans, bien que l'un d'entre eux ait été construit en 1892. Les huit plus grands de ces navires ont été achetés par la maison A. D. Bordes et fils, de Paris et Dunkerque.

En déduisant six goélettes de moins de 135 tx, il reste donc véritablement navires de commerce représentant un tonnage brut collectif de 15,614 tx pour les voiliers achetés d'occasion à l'étranger d'où il résulte que le tonnage des voiliers construits en France équivalait aux 28 centièmes du tonnage des voiliers de provenance étrangère et ce malgré la forte prime à la navigation accordée par la loi du 30 janvier 1893 aux voiliers construits en France!

Dans les chiffres précités, car beaucoup de ces navires français n'ont pas encore leur jauge française officielle, mais, comme la différence n'est pas très grande, le total donné peut être considéré comme bon.

Le tonnage brut des vapeurs achetés d'occasion étant d'environ 37,000 tx, déduction faite de deux remorqueurs, et celui des vapeurs lancés en 1893 (mais de provenance étrangère) s'élevant à près de 13,000 tx, on constate que le tonnage total des vapeurs achetés à l'étranger est d'environ 50,000 tx alors que celui de nos trois cargo-boats est de 9300.

Si l'on compte le paquebot « l'Amis », qui n'est pas subventionné, on arrive à 10,200 tx bruts pour le tonnage des vapeurs français. On a donc, d'une part 16,000 tx pour les voiliers et 50,000 tx pour les vapeurs, soit 66,000 tx de provenance étrangère, contre 4113 tx de voiliers et 10,200 tx de vapeurs, soit 14,313 tx de construction française, d'où il résulte que le tonnage de

construction française ne correspond qu'aux 22 centièmes du tonnage de construction étrangère.

Les conséquences à tirer de cet état de choses sont assez nombreuses. Pour les navires à vapeur construits à l'étranger, nos armateurs ont calculé qu'ils avaient avantage à se passer de toute espèce de prime, non seulement parce que la différence de prix était très sensible en s'adressant aux chantiers anglais, mais aussi parce que leurs navires étaient livrés beaucoup plus rapidement.

Pour les navires achetés d'occasion, nos armateurs avaient l'avantage de les avoir à leur disposition du jour au lendemain et celui de les payer très bon marché. Leur âge moyen variant de 17 à 19 ans, leur prix de vente était exceptionnellement bas.

Malheureusement ce matériel d'occasion laisse souvent à désirer. Avec la demi-prime, les armateurs français auraient eu intérêt à acheter des navires presque neufs afin de bénéficier de la prime pendant toute la durée de la loi.

La maison A. D. Bordes et fils s'est adressée à tous les constructeurs français espérant pouvoir faire construire au moins deux grands navires en France; mais les conditions étaient telles qu'elle a dû renoncer et c'est alors qu'elle a acheté, successivement, huit grands voiliers de construction étrangère, dont le dernier jauge 2,837 tx et a été construit à Dundee en 1892. La maison Worms, Jossé et Cie s'est également adressée aux constructeurs français, avant de commander ses deux derniers navires aux chantiers de Dumbarton, mais la différence de prix, en dépit de la prime à la construction était telle qu'il n'y avait pas à hésiter.

Quelques-uns disent que, si la loi avait été votée pour une durée de quinze ans, les armateurs des navires affectés aux voyages au long cours auraient eu intérêt à faire construire en France; mais il y a aussi à considérer le capital à débours. Or, l'armateur qui ne dispose que de 200,000 francs n'ira pas faire construire, malgré la perspective de quinze années de prime, un navire qui lui coûtera 350,000 francs en France, alors qu'il peut l'avoir plus tôt et avec ses 200,000 fr. en l'achetant à l'étranger. Cependant, il se soit très opportun d'arriver à trouver une combinaison permettant à certains armateurs de faire construire en France, soit que le constructeur se fasse rembourser partiellement en touchant la prime à la navigation que lui abandonnerait l'armateur, soit de tout autre manière. En effet, l'opinion de certains députés influents est que la prime à la navigation ne devra pas être renouvelée en 1902 si l'armement français continue à se pourvoir à l'étranger, surtout dans la proportion de 68 pour cent comme c'est le cas pour les 11 premiers mois qui ont suivi le vote de la loi du 30 janvier 1893.

COURRIER DE MADAGASCAR

ARRIVÉE DU « PEL-HO » A MARSEILLE

LES PASSAGERS. — L'ASSASSINAT DE L'EXPLORATEUR MILLER. — RÉCIT D'UN TÉMOIN. — SITUATION TROUBLÉE. — FAUT-IL FAIRE UNE EXPÉDITION? — NOTES SUR LA TRAVERSÉE.

Marseille, 29 janvier 94.

Le paquebot-poste Pel-Ho, des Messageries Maritimes, commandé par M. de Trombe, est arrivé hier à Marseille, retour de Madagascar, Maurice et La Réunion. Le « Pel-Ho », ramène 100 passagers dont 69 militaires provenant de la Réunion, Tamatave, Diego-Suarez et des divers navires de la station navale.

Au nombre des passagers que vous pouvez connaître, je vous citerai M. Martineau, ancien député de Paris, venant de la Réunion et de Madagascar, où il est allé étudier le pays; et M. Prévost, capitaine d'artillerie de marine.

Le « Pel-Ho » ramène en France les restes mortels de Georges Muller, naturaliste tué le 21 août dernier au cours d'une exploration dont le but principal était de rechercher la limite du grand plateau central de Madagascar.

Nous avons recueilli le récit fidèle de l'assassinat de notre malheureux compatriote de la bouche même d'un des porteurs de la caravane: « Nous étions partis le 23 août et le lendemain, vers 3 heures, nous arrivâmes à une clairière. La caravane marchait dans l'ordre suivant: En tête quatre ou cinq soldats, les bagages, M. Muller sur son « fianjan », le reste des soldats. A quelques pas de là, nos soldats aperçurent des « fahavalos » à l'Ouest dans un village abandonné. M. Muller prit aussitôt ses dispositions de défense et l'interprète lui ayant dit qu'il serait prudent de parlementer avec les fahavalos ils s'avancèrent avec les soldats et l'un de ceux-ci leur demanda: « Etes-vous amis ou ennemis? »

« Un des fahavalos qui paraissait être le chef, répondit: « La tête le bon est cuite, venez la chercher. C'est la formule usitée en pays sakalava pour déclarer les hostilités. En effet, immédiatement, une loi de troupes de fahavalos émergèrent du village et le feu fut tiré. Personne n'est étonné. M. Muller rallia les soldats autour de lui et fait fuir. Les soldats tirent aussi. Deux fahavalos tombent, mais l'ennemi se développe sur les deux côtés et la clairière et M. Muller tombe frappé de trois balles. Les soldats et tout le reste de la caravane s'étaient pris la fuite.

« De loin, nous aperçûmes les fahavalos lancer le corps de M. Muller à coups de zagnies. Le lendemain, on retrouva le corps à l'endroit où il était tombé. Il avait reçu les trois balles dans le côté droit. Les fahavalos lui avaient coupé la tête que l'on n'a pas retrouvée. Ils lui avaient enlevé ses habits, ne lui laissant que ses chaussures, son caleçon et son gilet de danelle. On éparpilla ses chaussures et son chapeau un peu plus loin. Le cadavre était horriblement mutilé.

« Le gouverneur de l'obaka fit mettre le corps dans un tronc d'arbre et voulut le faire inhumer; mais sur notre refus, on le recouvrit de résine et nous le transportâmes à Moudousara.

Tel est le récit de la mort de M. Muller, jusqu'à présent si diversement fait.

A Obock, un autre cercueil a été embarqué, c'est celui renfermant les restes de Mlle. Potthuis, fille d'un chef de bataillon d'infanterie de marine.

Les nouvelles que nous recevons par le courrier montrent que la situation trouble de Madagascar ne s'est point améliorée. Au contraire, la région du Bousni est dans une agitation

extrême. Chaque jour même une nouvelle attaque suivie de pillage et, souvent de mort d'hommes, dans la région de la concession Suberbie. Le 9 novembre, à 7 h. 30 du soir, les fahavalos ont de nouveau attaqué le chantier de l'obaka, mais ils se sont retirés après une décharge générale de leurs armes. Quelques jours après, ils sont revenus en plus grand nombre, espérant surprendre M. Blosson, agent de la maison Suberbie et chef du chantier. Mais celui-ci était sur ses gardes.

A Ambalazankomby, Raintsitsara, commandant du village, a été, par ses mauvais procédés, les agents de l'exploitation française à se retirer. Le 11 novembre, un envoyé porteur de vivres a été tué à coups de fusil au passage d'Ankarandoha. Les fahavalos se sont rendus maîtres de Bimalakely, Bizanaborona et Ampsimborona. Ils y ont pillé les chantiers et incendié les maisons. Tout travail a cessé sur ces différents points. A Andranomongana, la situation des Européens est fort précaire; des bandes nombreuses menacent fréquemment ce poste et mettent en fuite les ouvriers indigènes affolés. Les Malgaches, pris de terreur, refusent également de travailler à Mandralay, à Befoloka et à Delamby. Chaque soir, ces villages sont inquiétés par des coups de fusil. Des bandes nombreuses, revenant de l'estuaire leur butin, traversent l'Ikopa, près de Tsiroano. Les habitants, terrifiés, prennent la fuite.

C'en est pas tout.

« Le courrier posé à parti de Tananarive le 5 décembre a été obligé de s'arrêter deux jours à Andriba. La route était occupée, à très peu de distance, par quelques centaines de fahavalos qui s'étaient portés là pour piller les convois. Comme les Européens étaient sur leurs gardes, les fahavalos se sont retirés sur le village de Malasy, mais leur agression ayant échoué sur ce point ils ont attaqué le village d'Antanandava.

Antanandava a été mis à feu et à sang dans la nuit du 10 au 11 novembre. Les maisons ont été brûlées; dix hommes ont été tués; on a compté de nombreux blessés; 50 habitants ont été enlevés. Les fahavalos ont en outre emmené cent bœufs. Heureusement quelques soldats de Malasy ont pu poursuivre l'ennemi, après un rude combat délivrer les prisonniers et reprendre les bœufs. Les fahavalos ont perdu quatre hommes et on dit que d'autres se sont tués. En présence de ces faits déplorables, l'attitude du gouverneur général Ramazonbaraba paraît des plus suspectes. En vain, les chefs de villages malgaches et les chefs des chantiers européens s'adressent à lui pour demander des secours, des armes et des munitions. Le gouvernement général reste sourd aux demandes comme aux plaintes.

M. Martineau, dont nous annonçons l'arrivée plus haut, estime qu'il faut agir sans retard et ramener dans l'île le calme et la sécurité. Mais une expédition nécessiterait l'envoi d'au moins dix mille hommes.

Evidemment, il y a lieu de réfléchir avant d'en arriver là et sur ce point les avis sont assez partagés. Un colon, celui-là qui fait ses preuves à Tahiti, M. L. Chénier, estime que, au lieu des aventures de guerre dont on se préoccupe, au lieu des aléas diplomatiques de toutes sortes que comporterait une expédition armée à Madagascar, au lieu des millions à dépenser et du sang qui faudrait répandre, on pourrait obtenir par voie diplomatique, beaucoup plus qu'à coups de fusil.

Cette formule nous paraît mieux, mais serait-elle aussi efficace? Il est permis d'en douter.

En tout cas, il faut agir, faire quelque chose. Nos représentants à la Chambre feront bien de ne pas le perdre de vue.

Au passage du paquebot, la petite réclame adressée à La Réunion.

Le voyage de retour du « Pel-Ho » s'est effectué dans de très bonnes conditions; il a été marqué par le décès du 2^e maître de la marine Gelin, provenant du « Papin » avis de la station navale de l'océan Indien. Son corps a été immergé la veille de l'arrivée à Aden.

Dans le canal de Suez, peu après avoir passé Ismailia, tandis que le « Pel-Ho » était garé, un cargo-boat anglais, le « Falconnia », allant de Port-Saïd à Suez, a abordé le « Pel-Ho » par le travers sur l'arrière défonçant une partie de la muraille à la hauteur du pont, brisant plusieurs jambettes et créant une embarcation. Ces avaries n'ont pas empêché le « Pel-Ho » de continuer sa route.

Avant de quitter le bord, les passagers du « Pel-Ho » ont remercié le commandant, les officiers et M. Barbaroux, commissaire, qui ont été pleins d'égards pour eux pendant le voyage.

GASPARD GALT.

CONSEILS PRATIQUES

J'entends, il y a quelques jours, une montaine se plaindre de la monotonie des conversations de salon.

Les conversations montevideennes, je le sais, ne sont plus vouées qu'à la politique, à ses pompes et à ses œuvres. A ce propos, je dirai à mes chers amis de la politique, à quelques montevideennes qui se trouvent engagées dans un de ces entretiens impitoyables, l'autre qui s'en aperçoit, intervient et, par un mot à sensation inspiré par la circonstance, ellerompt brusquement la conversation.

Ce procédé fut inventé par Madame Augustine Brohan; c'est un souvenir que certainement plusieurs de mes lectrices ne seront pas fâchées de connaître. Elle était une fois à bout de prétextes pour sortir d'un salon fastidieux où on la retenait malgré elle, lorsqu'elle vit entrer un de ses amis. En une minute, elle lui conta sa situation. « Vous êtes ma providence », lui dit-elle, ne me démentez pas.

Aussitôt elle se leva et, s'adressant à son hôte d'un air alarmé:

« Adieu, je pars en toute hâte. »

— Mais, que vous arrive-t-il donc? Non, vous ne partirez pas ainsi, répond le maître de céans, nous voulons connaître votre opinion sur...

— Non, non, impossible le feu est, chez moi.

— Comment, le feu?

— Oui, le feu... Je l'apprends à l'instant, et...

— Diabolo, diable, c'est différent.

Elle triomphait. Malheureusement la colloque chuchoté entre l'actrice et son compère, avait été entendu d'un autre de ses amis qui, lui offrant son bras au moment où elle franchissait le seuil de la porte lui dit gravement:

« Ne vous pressez pas... Mon oncle est chef des pompiers, et il est prévenu depuis hier soir que le feu doit prendre chez vous, vous pouvez donc rester en toute tranquillité. »

L'incident était comique, et Madame Brohan se prit à rire.

Je dirai aussi à mon ami E. D. qu'une migraine subite, une douleur rhumatismale, sont des moyens assez bons pour échapper à une conversation qui ennuye. Il est également utile d'avoir toujours tout près, un petit vocabulaire des phrases en quelque sorte préventives, à l'aide desquelles on peut parer aux ennuis et à la fatigue de la vie mondaine.

A tout instant on est en butte à des rencontres à des invitations qui vous trouvent sans défense, et l'on est en dupe, faute d'avoir été prévenu contre elles.

Les phrases de circonstance, sont des bouées de sauvetage qui vous aident à toucher terre, c'est pourquoi je vous conseille, aimables lectrices et lecteurs, d'en avoir toujours un assortiment dans votre mémoire. Ainsi armé, vous pouvez braver les fâcheux.

FRANÇOIS DELONCLE.

PROTESTATION DE M. DELONCLE

Paris, 23 janvier.

M. François Deloncle, député, a adressé aux journaux la lettre suivante:

Monsieur le directeur,

Je ne lis qu'aujourd'hui inattendu l'article du *Século XIX* de Gênes, qui me charge des plus grands méfaits à l'égard de l'Italie et me désigne, notamment, comme le distributeur des subsides du gouvernement français, aux révolutionnaires siciliens, aux émeutiers de Carraro et aux anarchistes italiens de Paris.

Je ne méconnais pas que, ami sincère de l'Italie, j'ai tout fait pour l'arracher au gubier abyssin où elle a commencé à étreindre, sans pitié; je ne méconnais pas que, ami sincère de l'Italie, j'ai travaillé et je ne cesserai de travailler consciencieusement à arracher l'Italie à la Triple-Alliance qui la ruine, a rendu sa banqueroute inévitable et la prépare finalement à une occupation tudesque. Mais j'ai toujours lutté par des moyens honorables et au grand jour.

Je repousse, dès lors, avec indignation et mépris la légende qui me fait conspirer et caricaturer là-bas, comme un fauteur de révolutions, que j'entreprendrais avec de l'or et des faulx français l'œuvre française en Sicile! Quelle amère plaisanterie! L'or français qui avait fait la prospérité de l'Italie et qui s'emploierait à la ruine plus vite, pour que les malheureux rentiers français perdissent plus vite le milliard qu'ils ont confié au crédit italien!

Si les agents de la Triple-Alliance, au delà des Alpes, en sont réduits à aussi misérables colonnes pour y entretenir la haine du Français, c'est qu'ils sont vraiment à bout d'expédients et que leur cause est perdue. Veuillez agréer, Monsieur le directeur, les assurances de ma considération la plus distinguée.

FRANÇOIS DELONCLE.

La France et le Liberia

Paris, 20 janvier.

Une dépêche reçue de Monrovia apprend que le Parlement libérien a ratifié la convention de délimitation franco-libérienne.

Cette convention qui trace les limites de la République africaine et des colonies françaises du Soudan et de Gran-Bassam avait été signée à Paris le 8 décembre 1892 par MM. Hanotaux, ministre plénipotentiaire, directeur au ministère des affaires étrangères, et M. Hausmann, directeur au sous-sécretariat d'Etat des colonies, au nom de la France, et M. le Baron de Stein, consul général du Libéria à Anvers, au nom de la République libérienne.

La convention fixe la frontière au Rio-Cavally et nous assure ainsi toute la partie de la côte comprise entre le San Pedro et le Rio-Cavally qui nous était contestée vers la Nord. Elle attribue définitivement à notre colonie du Soudan, le bassin entier du Niger; par contre, la République de Libéria garde tous les bassins côtiers.

La convention qui comporte plusieurs clauses destinées à assurer notre action dans la région du Haut-Niger, sera soumise incessamment à France à la ratification du Parlement.

La question des vins

Paris, 23 janvier.

Nous avons annoncé qu'un congrès de délégués d'associations agricoles du Sud-Est devait se réunir au Grand-Hôtel. La première séance de ce congrès a eu lieu ce matin, à 9 heures. Les délégués, au nombre d'une trentaine, la plupart grands propriétaires de vignobles, représentent sept départements: Aude, Hérault, Pyrénées-Orientales, Vaucluse, Gard, Bouches-du-Rhône et Var. Ils y étaient joints un délégué des départements du Sud-Ouest qui a déclaré avoir la mission de s'associer à la plupart des décisions qui seront prises par le congrès. M. Silhol, sénateur du Gard, et le docteur Cot, député de l'Hérault, assistaient également à cette réunion. On a discuté s'il y avait lieu de maintenir intégralement ou de modifier le programme des réformes arrêté à Montpellier, le 10 janvier dernier.

CARNE LIQUIDA

(VIANDE LIQUIDE)

Extracto Liquido

LEPTOGENO Y PEPTONIZADO

DEL
DOCTOR VALDEZ GARCIA

FABRICADO

PAR

VILLEMIR Y VALDEZ GARCIA

DE MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)
Calle URUGUAY Num. 175



EN VENTA

EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL ESTRANERO

G. Ortuño, Cangallo 1060, Buenos Aires.
E. Avila, P. O. Box 3120, New York.
Gregorio Ortuño, Piazza Campello, 8
Genova.
Ed. Michel, V. Elisabeth, Vesinet-Paris.
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.
C. Culling y Ca., Londres.

Medalla de oro Paris 1889--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.
El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.
Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.
La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

300--COLONIA--300 ESQUINA OLIMAR

Taller Mecánico de Carpintería

ASERRADERO Y TORNERIA A VAPOR

DE

CASTERAN Y Ca.

En este establecimiento especial en la construcción de puertas, persianas, es-
caleras y cerrojos, y casas de madera, chalets desmontables, se fabrican tam-
bién vinos de fermentación, bocuís, y bordalesas para vino, de madera ro-
de Europa y del Paraguay.
Barricas para envase de gasea para los saladeros y cajones de todas cla-
ses para el uso de las diversas industrias.

PRECIOS SIN COMPETENCIA

NOTA—La casa tiene siempre un surtido de di-
chos artículos

Teléfono de las dos Compañías.

INSTITUTO UNIVERSAL

CALLE URUGUAY 283 & 291

AGUSTIN M. VAZQUEZ—Director.

Las clases elementales, universitarias, y alumnas, profesoras, etc., etc. se hallan a cargo de
maestros, e internados y alumnas. Edificio amplio, luz y ventilación inmejorables.
Los salones de enseñanza pueden visitarse a cualquier hora del día
se admiten pupilos, maletos y externos.—Precios módicos

LICEO FRANCO-URUGUAYO

127--CALLE DAIMAN--127

GRAN COLEGIO PARA SEÑORITAS

Este colegio proporciona a sus educandas educación e instrucción vastísimas como ning-
una. Además de las clases elementales de idiomas, solfeo, piano, canto, dibujo, etc., tiene establecidas las uni-
versitarias y funcionan con toda regularidad.
Admite pupilas, maletos y externos.
Directora Interna, Rosa Bazarque.

Director General, Agustín M. Vazquez.

El colegio de niñas tiene carruajes para conducir las alumnas, sin recargo de precios.

Gran Fabrica de Calzados á Vapor

DE

MAXIMO SERÈ Hno.

CALLE URUGUAY NUMERO 181 ESQUINA ARAPEY

Casa Premiada en la Exposición de Paris de 1878]

Completo surtido de calzados, zapatos y alpargatas.

Ventas al por mayor á precios sumamente bajos.

La factura que se piden, siempre será de primera calidad.

BUENO Y BARATO

Tintorería y limpieza

ESPECIAL PARA GUANTES

AL PROGRESO

322--Uruguay--322

Se deja el interior de los guantes
completamente blanco.

AUGUSTIN FILON 53

LE CHEMIN QUI MONTE

«Trois heures bientôt... Il faut que je parte.
J'ai une leçon ce soir... Vous m'avez donné enco-
re la main, malgré le mal que je vous ai fait?
—Vous l'avez fait sans le vouloir... D'ail-
leurs quel est votre bien, quel est votre mal?
Le savons-nous, seulement? Quelqu'un le sait,
peut-être.

—L'ent-êre, dit Joinville en baissant la tête.
—Je ne juge personne pour n'être point jugé.
La vie a été aussi dure pour vous qu'elle a été
douce pour moi. Est-ce votre faute si
vos instincts se sont éveillés avant votre cons-
cience?

Joinville lui serra la main.
—C'est vous qui auriez dû être mon maître,
car un cœur droit est le plus grand des philoso-
phes.

C'était un spectacle cruel pour Robert que
l'humiliation de cet homme auquel il avait cru

et dont il admirait l'intelligence. Peu-être ne
lui pardonnait-il pas aussi aisément qu'il le di-
sait. Il courut à cette scène pénible.

—«Venez, dit-il, je vais vous conduire hors de
la mai on par un autre chemin. Nous évite-
rons ainsi les rencontres, et par conséquent les
questions ou les commentaires.»

Il le mena jusqu'à un sentier qui rejoignait
la grande route sans traverser le village. Au
moment où il le quittait, une pensée lui vint
à l'esprit. La lettre! Il tâtait sa poche, elle n'y
était point. Il se souvint que, tout en courant,
il l'avait replacée dans son enveloppe. Elle
était restée sur sa table. Il y avait dix minu-
tes à peine qu'il avait quitté sa chambre, et il
n'était guère probable qu'on eût pénétré en
son absence. Pourtant, à cet instant, il plût et,
pris d'angoisse, se mit à courir vers la maison.

Tout était calme lorsqu'il mit le pied dans
le vestibule; mais, comme il arrivait au bas de
l'escalier, un grand bruit éclata au premier éta-
ge; quelque chose comme une chute pesante qui
ébranla le plancher. Il s'élança épouvanté,
gravit les marches et parcourut le couloir en
quelques secondes.

Comme il atteignait la porte du cabinet de M.
Le Marchand, cette porte s'ouvrit et la bonne

madame Jardel parut sur le seuil. Elle avait le
visage effaré d'un enfant qui vient de casser un
vase de prix et qui a peur d'être battu.

Mme. Le Marchand, attirée par le bruit, ar-
riva en même temps.
«Qu'y a-t-il donc, madame? Qu'est-ce que tu
as fait?»

La vieille souriait naïvement, d'un air sou-
rnois et servile, immobile sur le seuil, comme si
elle eût voulu les empêcher d'entrer et leur ca-
cher l'intérieur de la pièce.

«Ce n'est rien! disait-elle de sa voix éteinte
de sourde, ce n'est rien!»

Robert la repoussa presque brutalement et se
précipita dans la chambre. M. Le Marchand
gisait sans mouvement sur le tapis; auprès de
lui, la lettre anonyme, ouverte et froissée.

Robert s'agenouilla, ouvrit à la hâte le gilet
et la chemise de son père, lui posa la main sur
le cœur.

«Cette fois, c'est fini», dit-il avec désespoir.
Alors il ramassa la lettre.

«Ce n'est pas moi! cria aussitôt Mme Jardel,
d'un ton suppliant.

Robert la regarda avec mépris et se tourna
vers Sophie.

—«Tenez, madame», dit-il...

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

ARMAS, CUCHILLERIA, QUINCALLERIA Y PLATINAS

Ventas por mayory menor

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES—MONTEVIDEO

¡GRAN NOVEDAD!

Atencion Señoras y Señoritas

PROXIMAMENTE

Se abrirá la Gran Fabrica de flores en filigrana, imitando la flor
según la naturaleza bajo los últimos adelantos obtenidos en dicho ramo, en la
ciudad de Paris.

Se fabrican flores para salones, á suspension y jardineras para centro de mesa,
flores de iglesia y mortuorios, flores fantasia para baile, diademas completos,
flores para sombreros, para cuadros y fotografías sustituyendo el marco, ade-
mas cadenas para relojes pulseras, prendedores, alfileres etc. etc.

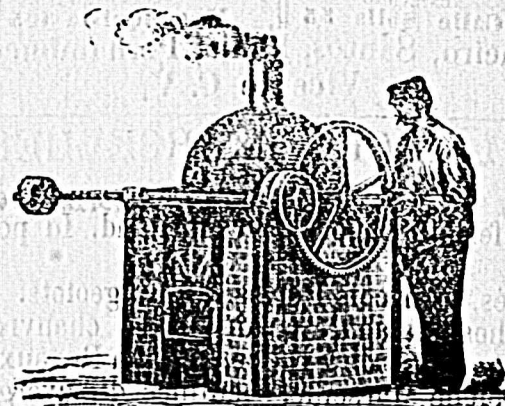
Calle Camaras 116 esquina Rincon

(Plaza Constitucion)

NOTA—Se precisan con apuro 3 ó 4 señoras ó señoritas muy bien recomen-
dadas, francesas, inglesas ó orientales como aprendizas del ramo y oficiales
después.

DOS AMERICANOS

MARCA



REGISTRADA

Elaboracion de café á vapor.—Torrefaccion de café por el aire concentrado.
Ventas por mayor y menor.
Especialidad en cafés finos para familias.
Economía de un 25 0/0.

CALLE ARAPEY N.º 196
MONTEVIDEO

Teléfono «Montevideo» número 10.

Collège Franco-Anglais

POUR DEMOISELLES

Directrice: Mme. ROSE BAZERQUE

262--25 DE MAYO--262

Cours complet d'enseignement primaire et de
langues vivantes

Les Classes générales sont sous la direction de Mmes. Rosa Bazarque, Mathilde
C. Baldriz, Louise Narancio, Dolores Soracco, Anne Mauvozin, Amélie Simon,
Elise Fontan, Cécile Diago.

Cours Supérieur de Français—Professeur A. Bazarque.

Id. id. id. Moyen Mme R. Bazarque.

Id. id. id. id. Mlle E. Fontan.

Id. id. id. Elémentaire id. A. Simon et A. Mauvozin.

Id. Anglois. Cours Supérieur, Miss F. Ayro.

Id. id. id. moyen, A. Bazarque.

Id. id. id. Elémentaire Mrs. J. H. Ayro.

Couture et Broderie. Mlle Elise Barragand.

Dès la rentrée des classes, il y aura un cours exclusiv-
ment français dirigé conformément aux programmes des
Ecoles Primaires de France.

Mme Le Marchand tressaillait à ce mot.
C'était la première fois que son fils adoptif
l'appelait ainsi depuis qu'il était entré dans la
maison.

—«... Tenez, madame. C'est avec ce morceau
de papier qu'elle a assassiné mon père.

—Le nom était dessus, cria la vieille femme,
le nom de mon gendre! C'était pour lui!

—Je ne comprends pas, dit son tour Mme
Le Marchand.

—Lisez et vous comprendrez. Je lui avais
soustrait cette lettre. Elle l'a volée sur ma table
et la lui a donnée.»

Sans répondre un mot, Sophie glissa la lettre
dans sa poche. Les domestiques entraient.

On déposa M. Le Marchand sur son divan.
On essaya de le rappeler à la vie, mais en vain.

Robert ne s'était pas trompé: tout était fini.

Quoique Mme Jardel ne pût en ne vouloir
rien expliquer, il était passé. Après avoir lu la
lettre, le malade s'était levé, avait marché sans
aide jusqu'à la table. Il avait essayé d'écrire,
puis était tombé, foudroyé... On retrouva,
encore chargée d'encre la plume échappée de
ses doigts. On retrouva aussi le papier sur lequel
il avait tracé trois ou quatre caractères illis-
bles. Avec beaucoup d'efforts, on devina ces

mot: «Je veux...». Quelle avait été sa suprê-
me volonté? C'était le secret de la mort, et elle
le garda.

XII

Ce fut un bel enterrement que celui de M.
Le Marchand.

Les amateurs déclarèrent que le coup d'œil
le plus favorable fut au moment où la proces-
sion, sortie de Saint-Joseph, se déploya en
droite ligne dans la rue du Lycée. En tête,
le porte-croix, sous sa longue chape noire,
flanqué de ses deux acolytes qui portaient des
flambeaux allumés. Puis, un groupe de chan-
tres dont la voix, qui s'enflait et mourait tour
à tour, jetait au vent des lambeaux de liturgie la-
tine. Les chevaux du corbillard, empanachés
de blanc et drapés de velours, étaient lente-
ment conduits en main par des hommes en li-
vrée noir et argent, aux grandes bottes et au
chapeau en bataille. Vingt-cinq soldats de la
ligne marchaient en file, à droite et à gauche
du char.

(A suivre).